



TROIS RECITS DE COURSE

1840

III

Devant nous, voyez cet abîme de douze cents pieds dans lequel nous allons nous efforcer de ne pas rester. Les parois effrayantes et décharnées du *Verhouet* l'enserrent avec colère. Une boue noire et livide, d'aigus cailloux, de larges et plates planches d'ardoise, de vastes fragments de rochers, voilà à travers quels empêchements nous devons trouver un chemin. Une pluie incessante, continuelle, découle de ces flancs noirs, escarpés ; encore en deuil de la tête majestueuse qu'ils soutenaient autrefois, mais qui en 1714, frappée de la foudre, est venue combler aux trois-quarts l'abîme d'où nous tâchons, à grand peine, de sortir.

Nous ne sommes pas vieux, et pourtant cent ans après, jour après jour, nous avons vu tomber un colosse qui, dans sa chute a comblé la distance de *Paris* à *Ste-Hélène*.

C'est à présent que nos grands bâtons nous sont utiles, pour résister à ces cailloux glissants, à ces ruisseaux aussi nombreux que les cailloux.

On a appelé ce passage, la *Chevill*; il est fort bien nommé. A chaque pas on risque de s'y casser la cheville du pied. J'y ai usé une excellente paire de souliers. M^{lle} de S. y a laissé un de ses caoutchoucs.

Qu'on ne croie pas qu'il n'y a que des horreurs à la *Chevill*. En Suisse, la Providence a semé partout des beautés. Je n'en voudrais pour preuve que ces innombrables sources naissant au milieu de ces noirs rochers, et une fois perdues dans les airs, se déroulant, aux rayons d'un étincelant soleil, en colliers de perles, ou en voiles de tulle.

Que de fois nous nous sommes arrêtés, au-dessus du précipice, pour les contempler ! et cela au risque de nous casser bras ou jambe.

Quelle belle horreur que le passage de la *Chevill* !
Ce cimetière de 1714.

DARBORENCE.

Après être sortis tant bien que mal du défilé de la *Chevill*, nous nous sommes reposés sous de vieux sapins, en face de l'un de ces pans de montagnes qui eût fait le bonheur de *Salvator Rosa*.

Rafraîchis par cet air vivifiant et plein de senteurs des forêts alpestres, nous avons gagné, par une marche rapide, ce que j'appellerai les Mayens du lac de *Darborence*. C'est un vaste amphithéâtre sur les ban-

quettes gazonnées duquel, nous allons prendre place pour dominer la scène si nouvelle qui s'offre à nous.

A gauche, le piédestal dépouillé de la gigantesque statue, soit, l'une des cîmes des *Diablerets*, qui fut précipitée en 1749, dans cette longue vallée dans laquelle murmure la *Lizerne*, en traversant, avec peine, ce que nous nommerons un océan de rochers. Plus à gauche, s'élèvent les deux étages d'un beau glacier, de deux lieues de longueur, et qu'on peut traverser.

Au-dessous à droite et à gauche, une lisière de sapins et de mélèzes qui descendent jusqu'au bord de cette petite nappe si fraîche qui, reflétant le feuillage des arbres, ne ressemble pas mal à une vaste émeraude. Elle formait autrefois un lac trois ou quatre fois plus grand, mais le terrible éboulement n'en a laissé que ce que nous voyons aujourd'hui.

C'est un charmant miroir dans lequel aiment à se contempler et la lisière de sapins, et le rebord du glacier, et les verts gazons des Mayens, et d'immenses rochers.

Deux petits ruisseaux s'échappent de chaque côté du lac, et se réunissent pour former la *Lizerne*. Leurs accents plaintifs se perdent dans ceux des arbres flexibles agités par le vent, et c'est comme un bruit mélancolique ajouté à un spectacle si imposant. Les débris n'occupent pas moins de deux lieues de longueur. Des blocs énormes se dressent dans les positions les plus variées. Plusieurs pressent de leur poids redoutable des sapins qui gémissent là, depuis bientôt un siècle. Pas un oiseau pour vous distraire. Pas une fleur pour récréer vos yeux. Rien que des

flocons de nuages qui se promènent au-dessus de cimes décharnées, et la *Lixerne* qui s'enfuit en grondant.

LE CHEMIN NEUF.

La nature qui d'une main bienfaisante, panse les blessures qu'elle s'inflige de l'autre, a voilé dans quelques endroits de cette vallée abîmée, une longue succession de ravages.

Presqu'au bord même du lac croissent des arbres qui ont échappé à l'effrayante pluie de rochers, et les approches du Pont, près duquel cessent les traces de la catastrophe, sont entourées d'arbres jeunes et frais, oasis consolante au milieu de la vallée anéantie.

De ce Pont à *Avens*, on compte deux lieues, au dire du guide... En disant qu'il y en a quatre, je n'exagère point.

Voici le *Saut du Chien*. Depuis plusieurs heures que nous n'avons pas cessé de monter, et de monter par un chemin toujours bon, toujours sûr, malgré les descriptions menaçantes des itinéraires, nous sommes parvenus à 1800 pieds au-dessus de la gorge dans laquelle le torrent aux flots neigeux continue à gronder, grondement qui a, pour nous, des attrait, au milieu de cette imposante solitude.

Il est midi. C'est aujourd'hui le 4 août, et en conséquence le soleil nous cuit d'un côté, tandis que les rochers chauffés à boulets rouges nous rôtissent de

l'autre. Aussi, ne ressemblons-nous pas trop mal à deux écrevisses qu'on se prépare à mettre à l'ombre dans un vol-au-vent.

C'est donc avec délices que nous dirigeons nos regards vers l'autre flanc de la montagne tout reposant et de silence et d'ombre. Oui, en vérité ! la vue de de ces ravissantes prairies, de ces arbres vigoureux, de ces chalets presque perdus dans la verdure suffit pour rafraîchir.

Parfois, d'ailleurs, nous arrivons sous une treille épaisse, formée par des branches entrelacées. Une cascade n'est pas loin, et ses eaux écumantes recueillies dans nos gobelets, et coupées par l'eau-de-cerises, nous redonnent des forces.

Nous passons près de quelques paysans couchés à l'ombre. Ce sont les premiers êtres humains que nous ayons aperçus depuis *Anzeindaz*. Nous échangeons donc avec plaisir quelques mots :

— Monsieur, Madame, il fait bien chaud !

— Oui, mon brave homme, il y a quelques heures que nous le sentons.

— J'ai vu des journées plus chaudes, nous dit le plus âgé des ouvriers. Je me suis battu en *Espagne*, sous le colonel *Bontemps* : Brave homme, Monsieur, courageux comme son épée, père du soldat, aimé de tous.

— Vous me faites plaisir, mon ami, en me disant cela, je suis de *Genève*, patrie du colonel.

— Hé ! bien, quand vous le rencontrerez, dites-lui qu'il a de bons amis en *Valais* : Vous ne serez pas un menteur.

— Vous avez mieux aimé vos montagnes que la vie militaire ?

— Ma foi, non, Mosieur, et, en 1830, quand ils nous ont renvoyé de *France*, j'allais m'engager pour *Naples*, quand mon pauvre frère meurt, en me laissant ses trois enfants. Les voilà, regardez-les, et dites si ça a l'air malade !

Et en même temps, il tapait sur la tête du cadet, d'un air à dire : « Je les aime bien ! » pendant que les trois petits souriaient comme pour répondre, de leur côté : « Il a bien soin de nous ».

Nous prenons congé de ces bonnes gens, et malgré une chaleur dévorante, nous avançons rapidement sur le *Chemin-Neuf*.

En certains endroits on n'a pu l'établir qu'en faisant sauter le roc vif qui s'opposait à son passage. En d'autres endroits où la terre s'éboulait sans cesse, il a fallu que des hommes, descendant sur le bord de l'abîme, allassent enfoncer de grands pieux ; puis, les reliassent les uns aux autres comme on tresserait une corbeille ou un panier. Cela fait, on a comblé les vides avec de la pierre et de la terre.

Il en résulte que le *Chemin-Neuf* n'est pas seulement un chef-d'œuvre, en fait de pittoresque : C'est un chef-d'œuvre de patience et de courage.

Au-dessus de l'un de ses abîmes les plus effrayants, à 2500 pieds de hauteur, sur le bord même de la route, est venu croître un cerisier.

— On ne va pas souvent cueillir ses fruits ? ai-je dit au guide.

— Pardon, Monsieur, ces cerises sont les premières mangées. Les enfants s'y précipitent dessus.

— Comment, au-dessus de cet abîme !

— Mais, oui, Monsieur. Ils ne voient que la cerise : Ils ne voient pas l'abîme.

Convenez que *Ravi* prononçait là, sans s'en douter, une étonnante vérité philosophique.

Dans cette vie, grands et petits, tous tant que nous sommes, que d'imprudences ne commettons-nous pas ! C'est que nous ne voyons que la cerise... nous ne regardons pas le précipice.

Ce *Ravi*, du reste, me paraît assez mal calculer dans l'intérêt de ses voyageurs. Ce nigaud, au lieu de nous dire, dès *Anzeindaç* : « Monsieur et Mademoiselle, il y a 9 heures de marche, d'ici à *Avens*, beau village où vous voulez aller dîner, mais où il n'y a rien à manger. Croyez-moi, allons dîner à 4 ou 5 lieues d'ici, à l'ombre, près d'une des cascades. La chaleur s'en ira, pendant ce temps ; et nous arriverons toujours assez tôt à *Sion* ».

Le nigaud (c'est la seconde fois que je le baptise de ce nom) nous a fait marcher pendant 9 heures, sans nous laisser seulement respirer.

Si nous n'avions pas aperçu, à trois heures après midi, la chapelle *St-Bernard*, nous succombions sous la chaleur et la soif. Mais la vue, depuis là, est tellement éblouissante, tellement grandiose, qu'elle défatigue de tout. Les glaciers du *Vélan* et du *Trient* vous présentent leur étonnante splendeur. Les monts colossaux du *Simplon*, du *St-Bernard*, se recourbent

majestueusement. *Sion* avec ses châteaux et ses tours, touche aux nuages, et le *Rhône* parcourt rapidement son Empire.

AVENS.

Tous les habitants de ce village étaient aux champs. Les rues étaient frappées d'un silence de mort.

Cependant, dès que nous avons déployé la nappe, dans un riant verger — sous des noyers vieux comme le monde — cinq ou six petits cannibales se sont glissés près de nous, comme des couleuvres.

Une simple loque recouvrait ces jeunes sauvages. J'ai observé que, chez tous, la loque s'arrêtait précisément à l'endroit où le *Rhin* perd son nom.

Quand ils nous ont vu dépecer notre rôti de veau, ils ont ouvert des yeux de la grosseur de leur tête. Ça a été bien autre chose quand nous avons commencé à boire. Ils ne pouvaient pas discerner précisément si les coupes profondes que nous étions occupés à vider, ne faisaient pas partie intégrale de notre individu.

C'est que nous y allions, nous y allions !

En quelques minutes, M^{lle} de S. avait flûté deux bouteilles d'un vin aigrelet que nous trouvions de l'ambroisie — moi, j'en avais bu tout autant ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que nous avons plus soif qu'avant.

Faut-il s'étonner de la surprise des petits Osages ?

UNE SOIRÉE A SION.

Voici deux petites heures que nous cheminons sur la grande route poudreuse de *Sion* ! Adieu la fraîcheur des noyers d'*Avens* !

Nous entrons dans la capitale du *Valais*. Elle s'est enrichie d'un Palais Episcopal, dans lequel, m'a dit M. *Jorris*, on n'a oublié qu'une chose : un grand escalier.

Si, de loin, *Sion* donne l'idée d'une ville aérienne, on retombe, en y entrant, lourdement sur la terre.

Les maisons paraissent toutes laides, les fenêtres sont des ouvertures de prison ; et elle renferme l'auberge de la *Croix-Blanche* !

Cette *Croix-Blanche* est un infâme trou, dans lequel *Ravi* nous a jetés ; on nous a servi, en guise de thé, une décoction de feuilles de noyer ; puis, des bâtons qui avaient été cuits le 1^{er} août, et nous sommes le 4 au soir !

Suffoqués par l'air empesté de ce taudis, nous avons vite été chercher un char de poste.

En redescendant la rue, nous avons rencontré beaucoup de prêtres qui avaient l'air d'âmes en peine — un certain nombre d'ivrognes — et l'Evêque, qui était précédé d'un porte-lanterne et suivi d'un pousse-fauteuil.

LES CROISÉES DE ROUTES.

On ne peut pas avoir fait quelques voyages en *Suisse*, sans retrouver de temps à autre des routes qui se croisent, que l'on a parcourues autrefois, et qu'on laisse de côté.

Je ne les abandonne pas sans un soupir de regret. En ce moment même, où notre char nous entraîne rapidement vers *Martigny*, je viens d'entrevoir, dans l'obscurité, l'endroit où le chemin d'*Avens* se perd dans celui de *Sion*.

En un instant, je me suis représenté tous les plaisirs, toutes les pures émotions que j'avais goûtées dans notre course des *Diablerets*.

Les voyages m'ont déjà ramené deux fois devant cette place où la route d'*Avens* vient se croiser avec celle de *Sion*, et chaque fois j'ai payé un tribut de souvenir à cette jolie course, et à l'aimable personne qui en fit le principal charme.

Un peu plus loin, la route de *Louèche-la-Ville* vient se croiser avec celle de *Sion*. Je ne la vois jamais sans émotion ! Il en est de même de celle d'*Interlaken* à *Thoune*, chemin de *Frütigen* — de celle du petit bois de sapins où le sentier de *Flégères* se perd dans le grand chemin de *Chamouny* ! Toutes ces croisées de routes me rappellent tant de souvenirs !

Oui, mais plusieurs voyages supposent un laps de plusieurs années ; et plusieurs années éclaircissent

trop, beaucoup trop, les rangs de nos amis, de nos compagnons de voyage.

Aussi, les *Croisées de routes* deviennent-elles trop souvent, pour le cœur, des monuments semblables à ces croix que la piété élève sur les tombeaux !

A *Martigny*, je suis depuis longtemps livré à des réflexions, à des pensées de plus d'un genre. Malgré mes rêveries, je crois m'apercevoir que nous ne marchons que bien lentement.

Je dis à ma compagne de voyage : « Ce cheval va bien lentement ! »

— Oui, me répondit-elle, il ne va même pas du tout.

— Comment ! mais, Mademoiselle, où est-il ?

— On l'a enlevé, il y a une demi-heure.

— Et... je ne m'en suis pas aperçu ?

— Non, parce que vous dor...

Je n'ose pas répéter le mot... mais je crains que bien souvent, en lisant ces notes, M^{lle} de S. ne commette le crime dont, à *Martigny*, elle m'a cru coupable.

